

vient compléter la connaissance que l'on peut avoir des villes « seigneuriales » en Bretagne (Landerneau, Guingamp, Vitré, Redon...) à l'époque moderne et constitue une belle idée de cadeau ainsi qu'un excellent guide pour partir à la (re) découverte de Châteaubriant.

Dominique LE PAGE

La vie bretonne de sainte Barbe – Aman ez dezrou buhez sante Barba dre rym, texte établi, traduit et présenté par Yves LE BERRE d'après l'édition de 1557, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 2018, 484 p.

Le lecteur sera certainement surpris par l'épigraphe : « Adieu l'Émile, je t'aimais bien, tu sais... » (Jacques Brel) qui n'est rien moins qu'un clin d'œil volontairement irrévérencieux, témoignant de la volonté de l'auteur de se situer sur un tout autre plan que celui de la philologie bretonne classique illustrée par Émile Ernault (1852-1938). Il s'expose ainsi « aux foudres dérisoires de l'Institution gardienne de l'Héritage ainsi qu'aux sempiternels chipotages sur le "vrai" sens des mots » (p. 16). Il suffit de lire certains comptes rendus des ouvrages précédents d'Yves Le Berre pour comprendre ces propos.

On aurait pu cependant s'attendre à ce qu'en 128 ans les perspectives aient pu évoluer, qu'on ne peut se contenter de gloser savamment sur telle ou telle affirmation du Maître. Non qu'Yves Le Berre exprime un quelconque mépris pour le travail de son prédécesseur⁴ « qui fit faire des progrès considérables à la connaissance contemporaine de l'ancienne littérature du breton » (p. 16). Mais il aborde le texte sous un angle essentiellement différent. Ernault déclarait en effet à La Villemarqué en 1881 : « Je crois que ce petit livre, détestable au point de vue littéraire, est très curieux pour la philologie ». Ce point de vue est resté celui de la plupart de ceux qui se sont penchés sur la littérature bretonne ancienne. Ils n'ont cru y trouver qu'un fatras de textes d'imitation farcis d'emprunts français et latins rédigés par des clercs semi-lettrés. Ce qu'ils nommaient le « moyen-breton » – selon une périodisation, à l'allemande, du XIX^e siècle restée en vogue dans les études philologiques – n'était à leurs yeux qu'une étape dans l'évolution de la langue bretonne, dans la perspective babélienne de la dégradation continue de la langue... C'est la vieille idée d'August Schleicher, influencé par Charles Darwin, qui affirmait que « Les langues sont des organismes naturels qui naissent, croissent, se développent, vieillissent et meurent ». Abandonnée depuis longtemps, du moins en théorie, cette métaphore facile continue à biaiser le regard du grand public sur les langues. Ne parle-t-on pas de familles de

4. ERNAULT Émile, *Le Mystère de sainte Barbe, tragédie bretonne. Texte de 1557 publié, avec traduction française, introduction et dictionnaire étymologique du breton moyen*, Paris, Ernest Thorin, 1887 (accessible sur Gallica).

langues, de langues-sœurs, de vie et de mort des langues ? Dans son monumental *A Historical Phonology of Breton*⁵, le grand celtisant Kenneth Jackson affirmait encore en 1967 qu'il croyait en l'existence d'un « Breton commun pré-dialectal dont on pense ici qu'il subsistait dans tous ses caractères essentiels au début de la période du début du moyen breton⁶ ». Il ajoutait plus loin que « le langage des textes appartenant au stade du moyen-breton tardif aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles représente dans ses grandes lignes une étape du développement du breton qui s'écarte peu du stade hypothétique existant avant la différenciation claire des dialectes⁷ ». L'idée générale était que le breton avait connu un âge d'or d'unification pour ensuite s'émietter en dialectes, c'est-à-dire exactement l'inverse de ce qui se passe dans la réalité.

Une langue n'est pas un être vivant dont l'évolution serait inscrite dans ses gènes. Les parlers vernaculaires – que nous appelons « badumes » – évoluent plus ou moins vite, au rythme de la société dont ils sont l'expression. Une langue écrite n'en est pas la reproduction plus ou moins exacte. Elle est le fruit d'une construction réfléchie répondant à un moment donné aux besoins d'un groupe social. Dans le cas de *La Vie bretonne de sainte Barbe*, « il s'agit d'une forme de langue élaborée à l'initiative et à l'usage du clergé régulier, groupe social le plus cultivé à cette époque » (p. 60), c'est-à-dire de ce que nous appelons un standard, un état de langue destiné à un usage dépassant le quotidien et s'adressant en priorité au clergé régulier. S'il s'appuie sur les parlers de la baie de Morlaix, région à l'époque économiquement la plus avancée de Bretagne grâce à son commerce international fondé sur l'exportation des toiles, « son aire d'exercice s'étendait à tout le breton écrit [...] jusqu'à ce que le diocèse de Vannes, pour des raisons toujours mal élucidées, fasse sécession et élabore son propre standard écrit, dans le cours du ^{xvii}^e siècle. » (p. 60)

En 83 pages, Yves Le Berre situe le mystère dans son temps, établit l'histoire de sa conception et nous présente ses différentes éditions. Il le replace dans la société qui l'a vu naître, ses conceptions religieuses, sa dramaturgie, sa structure. Bref, il prépare le lecteur à aborder le texte dans les meilleures conditions possibles. La traduction n'est pas littérale. Elle ne vise pas à faciliter la lecture d'un document philologique – Ernault l'a déjà fait – mais vise à rendre le plus fidèlement possible l'esprit du texte malgré les siècles qui nous en séparent, par exemple, en reproduisant au mieux les différences de style entre le parler des nobles et celui des ouvriers. Nous

5. JACKSON, Kenneth H., *A Historical Phonology of Breton*, Dublin Institute for Advanced Studies, Dublin, 1967.

6. « *common pre-dialect Breton which is envisaged here as still existing in almost all essentials at the beginning of the Early Middle Breton period.* » (p. 6)

7. « *...the language of the texts belonging to the later MB. [moyen-breton] stage in the 15th and 16th centuries represents in very broad outline a point in the development of Breton not very much evolved from the hypothetical one prior to the clear differentiation of the dialects...* » (p. 33).

avons là une œuvre littéraire à part entière qui donne enfin ses lettres de noblesse à une littérature injustement méprisée.

À titre de comparaison, nous présentons ci-dessous les premières lignes de la version d'Ernault (1) puis de celle d'Yves Le Berre (2) :

(1) - « Le Témoin : À Présent, peuple du monde, soyez attentif avec foi et vous verrez l'histoire de notre chère Barbe, vierge pleine de courtoisie. Elle était fille du roi de Nicomédie, du roi Dioscore, méchant homme rempli de félonie, de violence et d'erreurs.

(2) - Le récitant : Maintenant, gens du monde, regardez avec attention et vous assisterez au mystère de notre bien-aimée Barbara, vierge pleine de noblesse. Elle était la propre fille du souverain de Nicomédie, être perfide, pétri d'infamie, de violences et de préjugés : le roi Dioscorus. »

Jean LE DÛ

Yann CELTON (dir.), Taolennoù. *Michel Le Nobletz. Les tableaux de mission*, Châteaulin, Locus Solus, 2018, 87 p.

Le colloque universitaire tenu à Douarnenez les 8 et 9 juin 2017 autour de la figure de dom Michel Le Nobletz s'est accompagné d'une remarquable exposition dans les locaux du Port-Musée. Pour la première fois, la totalité des cartes peintes (ou *taolennoù*) réalisées à l'instigation du missionnaire était exposée au public, dans des conditions optimales : on s'était borné, jusqu'alors, à présenter des fac-similés ou, de manière très exceptionnelle, l'une ou l'autre des *taolennoù* les plus aisées à déchiffrer, en particulier la carte de la Croix. Il est heureux que la publication des actes du colloque soit doublée, sous la direction du même Yann Celton, d'un précieux album d'images réalisé à l'initiative du Port-Musée. Rétrospectivement, l'ouvrage peut tenir lieu de catalogue d'exposition : outre les *taolennoù*, nombre d'autres objets relatifs au missionnaire s'y trouvent reproduits, comme son missel, le calice douarneniste de 1626 qui lui est traditionnellement attribué ou les multiples supports de son culte, depuis le premier tableau *ex voto* de 1661 jusqu'aux actes du procès en béatification relancé à partir de 1888.

L'attention se fixe cependant en priorité sur les superbes clichés couleur des *taolennoù* : chacune des douze cartes peintes fait l'objet d'une reproduction en pleine page ainsi que d'un choix raisonné de détails. Chacun sait que les cartes de Le Nobletz juxtaposent des dizaines de petites vignettes, riches de signification matérielle autant que de sens symbolique : la sélection proposée ici, dans un format souvent très agrandi par rapport à la réalité, permet un examen attentif, d'autant que les légendes renvoient fréquemment aux « déclarations » de Le Nobletz lui-même, du moins lorsque celles-ci ont été conservées en même temps que les cartes auxquelles elles se rapportent.